MISSIONS DES OBLATS DE MARIE IMM. - VOL. 80e - N.° 284 - DÉCEMBRE 1953

MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

80ème TOME (1953)

N. 284 - Décembre, 1953



ROME (629)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

290, Via Aurelia, 290

1953

III. GALERIE DE FAMILLE

In memoriam :

Le Révérend Père JOSEPH DUBEAU, O.M.I.
(1891-1952)

Le dix juin dernier, le Père Joseph Dubeau s'éteignait dans la solitaire mission Sainte-Bernadette de Sandy Lake, Ont. Il n'avait pour l'assister que le Frère Joseph Dussault, qui était à ses derniers moments ce qu'il avait été pour lui depuis vingt-huit ans son infatigable compagnon et sa grande consolation. Le Père Dubeau mourait dans sa 62ème année, épuisé par trente-trois ans d'apostolat et de renoncement. Sa vie de missionnaire, il l'avait donnée entièrement pour la conversion des Indiens. Lui aussi pouvait dire le « consummatum est ». Tout était bien consommé.

Né sur la pittoresque Ile d'Orléans le vingt-cinq mai 1891, de Joseph-Joël Dubeau et de Joséphine Canac alias Marquis, il avait été baptisé le jour même dans l'église de la Sainte-Famille sous les noms de Louis-Joseph-Alphonse. Bientôt sa famille émigra à Sainte-Anne-de-la-Pocatière où son père avait été nommé inspecteur d'école pour le comté de Kamouraska. Il s'établit à cet endroit, afin que sa famille put bénéficier du collège qui s'y trouvait.

Au collège, le jeune Joseph se fit remarquer par sa piété sincère. Il fut appliqué et intelligent. N'ayant pas d'attrait pour les jeux violents, il aimait à plaisanter avec ses confrères. Il fut un élève estimé par ses professeurs et ses confrères. Il subit avec succès

les épreuves du baccalauréat et obtint son titre de bachelier.

Il se dirigea vers le noviciat des Oblats à Ville La Salle au mois d'août 1913. L'année suivante, après sa première oblation, il le quittait pour le scolasticat Saint-Joseph à Ottawa où il devait faire ses études théologiques. En 1917, ayant déjà fait son oblation perpétuelle, sa santé était ébranlée et demandait un régime moins sévère, des études moins intenses, plus d'air et de repos. C'est à Beauval qu'il trouva ce dont il avait besoin. Il y trouva en plus un excellent professeur dans la personne du R. Père Pénard qui malgré une longue vie missionnaire avait gardé la passion pour l'enseignement des sciences sacrées. Le Frère scolastique M. Lajeunesse, évêque actuel du Keewatin et l'abbé Ovide Guy l'avaient précédé et furent une aimable et réconfortante compagnie pour lui. Il était en pays de mission et les métis de l'endroit l'intéressèrent. Dès ce moment, il commença à s'initier à la langue crise.

Il fut ordonné prêtre le cinq janvier 1919, au berceau des évêques comme on s'est plu à surnommer l'Ile-à-la-Crosse. Ce fut le grand serviteur de Dieu, Mgr Charlebois, qui lui donna les saints ordres. Enfin son rêve était devenu une réalité: il était prêtre. Pour lui, être prêtre c'était être missionnaire. Sa vie avait été bien orientée vers cet idéal depuis longtemps. Les lignes suivantes écrites à son évêque et supérieur religieux nous font voir ses dispositions à cette époque de sa vie. « Plus que jamais, je suis prêt à aller n'importe où; avec la grâce de Dieu je ne crains pas l'isolement, les misères, les privations... Si j'avais la santé, je souhaiterais le lot de nos Pères chez les Esquimaux... Je ne veux manifester aucun désir; je veux tout simplement attendre respectueusement la voix de Dieu et des Supérieurs ». Cette voix ne se fit pas attendre longtemps.

Il reçoit son obédience pour l'école résidentielle de Cross Lake pour être le socius du R. Père H. Bois-

sin. Son nouveau supérieur. expert dans la langue crise, est aussi un saint missionnaire. un ardent apôtre, une âme dévorée de zèle pour la conversion des nombreux Indiens qui se trouvent sur la réserve de Cross Lake. Ce fut le premier contact du Père Dubeau avec des Indiens protestants. Il ne fallait pas plus que ce premier contact pour allumer en lui une réelle passion pour la conversion de ces âmes. On peut dire sans exagération que pendant ses trente-trois ans de vie missionnaire, il n'eut pas d'autre but. Ce fut là l'objet continuel de ses conversations, de ses pensées, de ses prières. Il se donna corps et âme à ce beau mais combien pénible ministère.

Il sollicita de Mgr Charlebois la permission de ré-ouvrir la mission de Norway House. Celui-ci se rendait bien compte que c'était presque tenter le Bon Dieu que d'essayer de nouveau de convertir ces Indiens cris-maskégons qui pendant dix ans avaient refusé d'écouter la voix des missionnaires. Cette mission avait été fondée en 1905 par le Père Bonald, un autre ardent pionnier. En 1915, Mgr Charlebois se vit forcé, sans beaucoup de regret, de fermer cette mission par suite de la pénurie de missionnaires et surtout à cause des résultats pratiquement nuls qu'on y avait obtenus. Le Père Dubeau donnait de belles espérances de « convertisseur » et malgré ses doutes Monseigneur approuva le projet.

Ces Cris-maskégons n'étaient pas faciles à approcher et encore moins faciles à convertir. Ils étaient des méthodistes presque séculaires et avaient été imbus de toutes sortes de préjugés contre l'Eglise catholique par un canadien apostat qui était ministre de cette secte en cet endroit. Les plus honteuses calomnies comme les mensonges les plus effrontés avaient fait de ces indiens des fanatiques enragés. Telle était la mission que le Père Dubeau voulait avoir en partage.

Tout semble bien tourné contre lui. Il n'a que deux ans de prêtrise à peine, il ne peut que s'expri-

mer difficilement dans la langue crise. Comme catholiques, il n'a que quelques fidèles, encore imbus de principes protestants et bien souvent les premiers à le critiquer et à lui faire des misères. Quant aux quelques Blancs qu'il y trouve, ils sont ouvertement opposés à toute ingérence de l'Eglise catholique. L'échec de ses prédécesseurs avait enhardi les protestants et cela laissait peu d'espoir au nouveau missionnaire.

Au point de vue matériel, il n'avait qu'une maison-chapelle et nulle autre ressource que la charité de bienfaiteurs encore peu nombreux à ce moment. Au point de vue humain, sa mission semblait bien vouée à l'insuccès. Le Père Dubeau ne douta cependant de rien. Mettant toute sa confiance en Notre-Dame du Perpétuel Secours, patronne de la mission, il se lança à l'attaque de la forteresse méthodiste.

Le Père Dubeau savait bien qu'il ne gagnerait pas ces Indiens par des arguments d'apologétique. Il fallait les prendre par la sensibilité, leur seul moyen de se laisser convaincre. Il fallait d'abord gagner le coeur pour avoir la tête. A cause du fanatisme, de la défiance des Indiens à l'égard du prêtre catholique. la chose était bien difficile. Le nouveau missionnaire possédait de grandes qualités de coeur et d'esprit pour s'insinuer dans les milieux les plus revêches. Son originalité, son caractère enjoué, sa perspicacité le servirent à merveille. Brûlé par un zèle dévorant, il ne semblait pas douter un instant de la conversion des Indiens. Il est impossible de mentionner toutes les petites industries qu'il inventa pour se faire aimer, désirer et croire. Les Indiens viendront souvent le visiter, non pas pour se renseigner sur la religion, mais parce que le Père leur est agréable. Cependant, ils ne s'en retourneront pas sans avoir reçu une leçon sur l'une ou l'autre des vérités de notre sainte religion. Par conséquent, loin de les décourager à venir le voir, il fait tout en son pouvoir pour les attirer. C'est son temps qui y passe. Qu'importe; il sait qu'il a

fait du bien. Il est toujours à épier une occasion favorable pour glisser partout un enseignement religieux, pour faire connaître l'Eglise Catholique. Tout son coeur est à cela ainsi que toutes ses pensées. Certes, il lui faut de la prudence, du doigté, de la finesse, car s'il va trop vite, dit une parole de trop, fait une affirmation inopportune, il indisposera son interlocuteur, l'éloignera, le rendra fuyant et retardera ainsi sa conversion. Alors le Père étudie ses Indiens. Il sait ce que celui-ci et celui-là pensent. Il sait aussi ce qu'ils ont de la peine à croire. Alors il s'exercera habilement à faire disparaître l'obstacle, et à faire comprendre le « pourquoi ». Le succès du Père Dubeau dans son ministère. à part son zèle, est venu de sa grande connaissance de l'Indien. Déjà à cette époque, il était passé maître dans la psychologie de l'Indien.

Mais sa santé le sert assez mal. Il est souvent fatigué, à bout de forces. Toutes sortes de malaises lui rendent la vie pénible. Il se traîne, mais l'espoir de gagner des âmes, de faire des conversions, lui font oublier ses malaises et dédaigner tout ménagement. Ce qui lui est encore bien plus pénible que ses fatigues, c'est le fanatisme qu'il rencontre partout, c'est son impuissance à faire triompher la vérité, ce sont les cuisantes déceptions qu'il rencontre dans son ministère, ce sont les persécutions qui ruinent ses efforts. Bien des soirs, son coeur débordait d'amertume et il ne pouvait retenir ses larmes. A cet apôtre il fallait son Gethsémani quand ce n'était pas le Calvaire. Après quelques heures de repos, le lendemain, il était encore à l'attaque aussi ardent et rempli d'espoir que jamais.

Ses douleurs morales étaient grandes. Son abnégation était totale. Il vivait dans un grand dénûment. Il n'avait pas le temps de cuisiner la plupart du temps. Il grignotait quelque chose au petit bonheur et cela lui servait de repas. Il n'avait personne pour faire son ménage et avoir soin de ses habits. Il est

facile de se faire une idée de la situation. Au cours d'un de ses voyages à Cross Lake. il se gela les mains, après s'être perdu sur le lac. Tout cela n'avait pas d'importance pour lui. Il était prêt à tout endurer et à tout souffrir pour faire des conversions. S'il avait pu remuer ciel et terre pour arriver à ce but, il l'aurait certainement fait. Les entreprises matérielles les plus onéreuses et les plus hardies ne l'effrayaient pas. Pourvu qu'il attirât les Indiens, leur fît du bien. c'est tout ce qu'il voulait, quoi qu'il en coûtât, d'efforts et de peines.

Malgré déjà un surcroît de travail, il se lança dans une autre entreprise. Il se fit maître d'école pour étendre l'influence de l'Eglise. Il n'eut pas de difficultés à trouver des enfants. Depuis longtemps déjà il se les avait attirés. C'était une de ses stratégies favorites de se faire des amis des enfants, il en faisait ses co-opérateurs pour son ministère, s'en servant pour gagner les parents. L'Indien aime ses enfants à la folie. L'on obéit à tous leurs caprices. Le Père Dubeau se servait de ces dispositions pour amener les parents. Après bien des oppositions de la part des officiers du département des Affaires Indiennes, il réussit à faire approuver son école et à avoir un professeur rétribué par le gouvernement. Mais il voulait plus que cela. Pour faire face à la situation, il fallait une communauté de religieuses. Il entreprit des démarches et gagna à sa cause les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe. Elles arrivaient à Norway House, le vingt-neuf juin 1927. Il y avait un an que le Père Dubeau avait quitté la mission. Il était heureux quand même de voir les intérêts de l'école en aussi bonnes mains.

Il ne faudrait pas juger de l'oeuvre du Père Dubeau à Norway House par le nombre de conversions qu'il y fit. Il en fit plus que quiconque, malgré les difficultés qu'il eût à surmonter. Ce qui fait son grand mérite et est tout à sa gloire c'est qu'il ait pu entamer le bloc méthodiste jusqu'alors impénétrable.

qu'il ait préparé la voie pour ses successeurs, qu'il ait fait tomber bien des préjugés et du fanatisme et surtout qu'il ait, en implantant solidement la religion catholique à Norway House, rendu possible la fondation des autres missions dans le même district. S'il avait failli à Norway House, il aurait été impossible de réussir ailleurs. Pour réussir il fallait le zèle, l'abnégation. la finesse et le courage d'un Père Dubeau. L'échec de ses prédécesseurs en fait foi. Il a laissé à Norway House une mission en bonne voie de formation et un souvenir et des regrets inaltérables.

Au début d'avril 1926, il chemine péniblement dans les sentiers fondants du Lac-des-Iles. Son inséparable et incomparable compagnon, le Frère Joseph Dussault, conduit les chiens. Depuis 1924 il avait dans le Frère Dussault un frère doué de toutes les qualités pour le seconder et l'aider à porter le dur fardeau de son apostolat. Pieux, excellent religieux, zélé à l'égal de son supérieur pour la conversion des Indiens, habile dans tous les genres de travaux, bon pour les Indiens et aimé d'eux, il était pour le Père un trésor inestimable. Ayant en plus une belle voix et des dispositions pour la musique, il pouvait s'occuper du chant à l'église et enseigner les cantiques à ces néophytes qui ne connaissaient pas un seul air de nos chants religieux. Ce Frère fut le bras droit du Père Dubeau en tout. Il fut pour lui son plus grand soutien.

Les voilà qui cheminent péniblement sur des chemins affreux. Mais ce n'est que le commencement de leurs misères. Arrivés au terme du voyage, ils se trouvent sans logis! Sauf à partager la cabane des Indiens, ayant juste le nécessaire pour vivre. Que peut-on emporter d'ailleurs sur une traîne à chiens? Ils n'ont pas un petit coin pour garder le Saint Sacrement et jouir de la présence réelle. Tout est à faire, à construire. Il n'y a pas une seule âme gagnée à la foi catholique. Il y avait bien là de quoi abattre les plus courageux. Mais c'est à ce moment que le

Père Dubeau nous montre sa grandeur d'âme et son amour pour les âmes. Il se révèle désormais comme un « convertisseur » incomparable.

Lorsqu'au mois de juillet de la même année, par conséquent juste quelques mois après on arrivée au Lac-des-Iles, Monseigneur Charlebois passe en visite pastorale, il y trouve non seulement une maison-chapelle faite en rondins par le Frère Cordeau qui était venu se joindre à eux en juin, et le Frère Dussault, mais il reçoit l'abjuration du protestantisme de quarante-six Indiens qui se convertissent au catholicisme. Monseigneur Charlebois en fut grandement consolé et fort étonné. L'avenir de cette mission naissante était donc assuré. Le mouvement de conversions continua. Lorsque j'arrivai l'année suivante, il y avait près de deux cents catholiques, tous convertis du protestantisme. Ce qu'il en avait coûté de peines et de sacrifices à ces missionnaires, on ne le saura jamais. Bien que la mission avait progressé depuis un an, Dieu sait si on sentait encore un dénûment presque complet. Le Père Dubeau ne connaissait pas de repos. Les courses pour la visite des campements d'hiver se succédaient les unes aux autres sans répit. Les voyages par eux-mêmes, au froid, à courir derrière la traîne à chien sont épuisants. Le Père devait courir tant que ses forces le lui permettaient. Il aurait pu emporter moins de bagage mais il aimait mieux se sacrifier pour le bien des âmes. Alors il surchargeait sa traîne de livres de prières, d'images en couleurs, du catéchisme de la Bonne Presse, etc...

Le séjour dans ces camps d'Indiens primitifs, où toutes les règles de l'hygiène sont méconnues, demandait un très grand amour des âmes. Des bouges étroits, suffocants, remplis de miasmes, n'offraient pas grande chance pour le repos de la nuit. Le Père devait « se corder » à la suite des autres sur les branches de sapin qui servaient de plancher. Il devait se garantir le mieux possible du froid qui envahissait ce misérable réduit aussitôt que le feu cessait de chauffer.

Mais contre l'invasion de la vermine, il était impuissant: il devait se résigner à devenir pouilleux. A la mission, il ne pouvait guère goûter plus de confort. Le prix de transport des marchandises forçait à la plus stricte économie. On avait donc juste le nécessaire. Malgré sa santé débile, tout cela ne semblait pas compter pour le Père Dubeau. Pourvu que les Indiens soient contents, qu'ils s'approchent de l'Eglise, c'est tout ce qu'il demandait.

Il ne passait que quelques jours à la mission, juste le temps de faire ses préparatifs pour une autre randonnée dans une autre direction, vers d'autres sauvages aussi malpropres, s'exposant aux mêmes misères, éprouvant les mêmes fatigues. Mais ce contact personnel avec les Indiens lui fournissait la chance d'expliquer la doctrine de l'Eglise, les sacrements en particulier. Matin et soir, il prêchait l'amour du Sacré-Coeur pour nous tous, la bonté et la grandeur de la sainte Vierge. A ces dévotions fondamentales il ajoutait celle envers sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne de la mission et patronne « des missions ». Sainte Thérèse avait récompensé cette confiance en accordant une guérison que l'on peut à bon droit considérer comme miraculeuse. Un Indien, impotent depuis des années, promit de se faire catholique si elle le guérissait. Elle le prit au mot, pour son bonheur. Il remplit donc sa promesse et devint fervent catholique. Le Bon Dieu récompensait ainsi par des faveurs extraordinaires les nombreux sacrifices de ses missionnaires. De plus en plus, les Indiens croyaient à la vérité de l'Eglise catholique. Dix ans après la fondation de cette mission, il y avait là, au moins cinq cents catholiques. Le chiffre est significatif. La ferveur, la piété et le zèle de ces nouveaux convertis sont cependant ce qu'il y a de plus merveilleux. Cette mission est considérée comme une des plus ferventes du vicariat. Les offices religieux n'y sont jamais trop nombreux ni trop longs. la communion des premiers vendredis du mois réunit

toute la population à la sainte table, la communion fréquente est à l'honneur. Ils sont affamés de la sainte Eucharistie. Les plus beaux jours de leur vie sont les jours de la visite de l'évêque. Leur bonheur se reflète dans une joie exubérante qui se lit sur tous les visages. La mort elle-même ne réussit pas à assombrir leur bonheur. Et c'est le sourire aux lèvres et lâme confiante que ces fervents chrétiens partent pour la demeure du Père, vers leur bonne Mère du ciel.

Le Père Dubeau n'aurait-il fondé que cette mission, il aurait déjà droit à l'admiration de tous. Mais son zèle voulait davantage. Il ne commençait qu'à se remettre à flot au Lac-des-Iles et déjà il rêvait de nouvelles conquêtes. En 1928, il se rend à God's Lake pour faire désirer la venue des missionnaires catholiques. Il réussit dans ses démarches: les Indiens font des instances pour qu'il leur apporte les bienfaits de la religion catholique. Il y passe l'été de 1929, baptise quelques adultes, achète une maison et recommence sa vie d'immolation, de ministère intensif. Après ces débuts, il me laissait la place. Je n'avais qu'à récolter ce qu'il avait semé.

Il ne pense pas encore au repos. Il n'y pensera pas jusqu'à son dernier soupir. S'il avait pu faire connaître notre sainte religion jusqu'aux confins de la terre, il l'aurait fait avec autant d'enthousiasme et de zèle qu'aux premiers jours de sa vie missionnaire.

Il aurait bien eu le droit de jouir de la ferveur de la belle population catholique qu'il avait formée à la mission Sainte-Thérèse, il aurait pu aussi profiter des progrès qui avaient amené un peu plus de confort. Aucune de ces considérations ne pèse dans la balance. Il sollicite la permission de commencer une mission à Sandy Lake en Ontario. Il la place sous la protection de Sainte-Bernadette. Ici, encore, il est accompagné de son fidèle compagnon, le Frère Joseph Dussault. Et ce furent de nouveau tous les

sacrifices, les travaux écrasants des débuts. Le Père n'est plus jeune et sa santé est loin de s'être améliorée. Il oublie d'y penser et se met à l'oeuvre comme à vingt ans.

Les Indiens qu'il a à évangéliser sont d'une facture encore plus primitive que ceux du Lac-des-Iles. Voyez-y l'indice de leur malpropreté et de leur tempérament grossier... fait d'ingratitude et d'indélicatesse. Outre cela, ils ont une légère couche de protestantisme, juste assez pour leur faire oublier qu'ils sont païens d'âme et de coeur. Le Père Dubeau les accepte tels quels. Il leur ouvre toute grande la porte de son coeur et de sa demeure. Il se fait tout à tous; il évangélise, se penche amoureusement sur les grandes misères de leur âme, soigne avec dévouement tous leurs maux physiques. Tant de charité, de bonté, touche ces coeurs enlisés dans l'erreur et le vice. Ils ne peuvent plus refuser d'aimer une religion qui se montre si bonne dans la personne du prêtre. Plusieurs se convertissent. Dès lors, le Père se tue à leur service. A ses travaux de ministère déjà bien onéreux, il ajoute les entreprises matérielles qui peuvent aider à gagner leur confiance, à les attirer à l'Eglise. Pourvu qu'il ait les âmes, peu lui importe ce qu'elles lui coûtent.

C'est dans ces dispositions que la mort l'atteint au matin du dix juin. Le dimanche avait été fatigant pour lui. Son coeur n'était pas bien et il n'avait pas les stimulants nécessaires. Malgré cette indisposition, il ne retranche rien aux offices de la journée. Le lundi, il se prodigue comme d'habitude pour répondre aux innombrables demandes des Indiens. C'est avec joie qu'il voit venir l'heure du repos. Mais c'est l'heure du *grand repos* qui devait sonner. Il se sentit soudain plus mal. Comme il n'avait pas ses médicaments à base de nitroglycérine, son coeur ne voulait plus reprendre ses fonctions normales. Voici comment le Frère Dussault, son seul assistant, décrit ses derniers moments:

« Lundi soir, il alla se coucher à 10½ et quand je fus bien près de le faire moi-même à 11 hres, il m'appela. Il était mal, comme cela d'ailleurs arrivait assez souvent. Ordinairement la crise durait une minute ou deux; après quoi il se sentait mieux. Mais cette fois, ça ne voulait pas se passer; de plus, il n'avait pas de pillules pour l'aider ».

« Après trois quarts d'heure, il se sentit cependant un peu mieux, mais seulement pour quelques minutes. Le mal le reprit plus fort. Il ne pouvait rester couché... Je l'aidai à s'asseoir dans son lit. Vers deux heures, il se mit à suer et à avoir le frisson. Il me dit: 'Si cela ne change pas, je vais mourir' ».

« Il voulait aussi que je me repose. A 3½ hres j'allai me coucher, donnant mes recommandations à la personne qui le gardait. A 4½ hres, elle vint m'éveiller. Le Père me demandait. Vite, je me levai et en arrivant à son lit, il me dit: 'Je vais mourir'. Déjà il respirait difficilement. Il me dit: 'vous remercierez bien mes parents, tout le monde de tout ce qu'ils ont fait pour moi' et, se tournant vers la femme indienne, il lui dit: 'Tu diras aux tiens de ne pas *jouer* avec la religion'. Il priait, disait des invocations. Il avait son chapelet au bras, son crucifix dans sa main gauche. Il le baisait, se confiant à la miséricorde du Bon Dieu. Il trouvait encore assez de courage pour me faire des farces. A 4¼ hres, il avait la main droite paralysée. A cinq heures et quart du matin, il baisa son crucifix pour la dernière fois et la respiration devint de plus en plus difficile. A cinq heures et dix-huit, il ferma les yeux, ferma la bouche et après plusieurs respirations fortes et difficiles, il expirait. Il était cinq heures et vingt. Je lui tenais la main droite depuis quatre heures et demie. Juste avant sa mort, je les lui tenais toutes les deux, car il tenait son crucifix de l'autre main et je craignais qu'il ne se fasse mal en faisant aller son bras ».

Le Père Dubeau n'était plus. L'heure de la récom-

pense céleste avait sonné. Sans doute qu'une troupe d'Indiens, parvenus au ciel, grâce à son zèle incessant, à son dévouement sans bornes, à ses prières et à son immolation continuelle, sont accourus à sa rencontre. Les missions perdaient un apôtre au coeur dévoré d'amour des âmes, un convertisseur incomparable. Les Indiens perdaient un père qui les aimait plus que lui-même, un bienfaiteur qui leur a sacrifié toute sa vie.

Sa dépouille a été transportée à Saint-Boniface. Il y dort à côté de ces illustres et saints missionnaires qu'il s'était appliqué à imiter dans leur amour de Dieu, de l'Eglise et de la Congrégation. Tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître le P. Dubeau y seront heureux de s'agenouiller sur sa tombe. Certes, ils prieront avec ferveur pour le repos de son âme. Dans leurs sentiments d'admiration pour ce magnifique apôtre du Christ, ils y apprendront aussi à s'inspirer de sa vie, consumée entièrement au service des pauvres Indiens. R.I.P.

A. CHAMBERLAND, O.M.I.